

Robert Frank ou l'intuition

Robert Daudelin

Numéro 174, octobre–novembre 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79657ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daudelin, R. (2015). Robert Frank ou l'intuition. *24 images*, (174), 60–61.

Robert Frank ou l'intuition

par Robert Daudelin

EN COLLABORATION AVEC LE FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA, LA CINÉMATHÈQUE QUÉBÉCOISE REND UN hommage bien mérité au grand photographe-cinéaste Robert Frank en présentant, du 8 au 23 octobre, 22 films qu'il a réalisés ou auxquels il a collaboré, dont de nombreux inédits. Un artiste exceptionnel qu'il est temps de découvrir.

En 1955, à l'aube de sa cinquième année aux États-Unis, Robert Frank (né à Zurich en 1924) sillonne son pays d'adoption au volant de sa vieille Ford d'occasion, parfois avec sa femme et leurs deux enfants, la plupart du temps seul. Avec sa Leica, comme il l'écrira lui-même¹, il visite « les bureaux de poste, les Woolworths, les magasins à 10 cents, les gares routières ». 27 000 clichés plus tard, de retour dans son foyer, Frank a devant lui le matériau nécessaire pour fixer son image de l'Amérique. Refusé par tous les éditeurs américains, le projet de livre est finalement publié en France par Robert Delpire en 1958 et aux États-Unis, l'année suivante, par Grove Press avec une introduction de son ami Jack Kerouac. En 83 photos, « montées » comme un film, dira-t-il, *The Americans* va révolutionner l'histoire de la photographie. Cinquante-cinq ans plus tard, le livre est toujours aussi fort et émouvant. Mais son auteur a fait bien d'autres choses depuis, notamment une trentaine de films, inclassables autant que précieux.

Robert Frank n'est pas homme à se reposer sur ses lauriers. *The Americans* à peine sorti, il range son « Leica dans un placard » et décide que, désormais, il fera du cinéma ! *Pull My Daisy*, tourné avec son voisin, le peintre Alfred Leslie, est une « adaptation » de *The Beat Generation*, pièce inachevée de Kerouac. Sur un canevas minimaliste, (la visite d'un pasteur et de sa femme), il s'agit d'un portrait, en même temps qu'une célébration du mouvement artistique dont le film tire son titre et de quelques-uns de ses héros : les poètes Allen Ginsberg, Peter Orlovsky et Gregory Corso, le

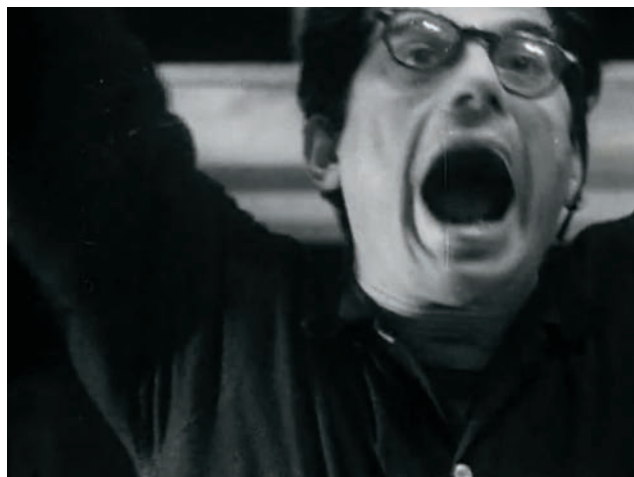
peintre Larry Rivers, le musicien David Amram sans oublier une jeune étudiante de l'Actor's Studio du nom de Delphine Seyrig – on y voit aussi le jeune fils de Robert Frank, Pablo, qui fera l'objet ultérieurement de quatre films de son père.

Pull My Daisy, par sa liberté irrévérencieuse et son filmage « amateur », se présente comme un manifeste de l'esthétique « beat ». Le commentaire de Kerouac, improvisé à chaud, donne à l'entreprise son ton inoubliable. Le cinéma de Robert Frank est déjà là et le jugement ultérieur de Jonas Mekas pourrait s'y appliquer : « He comes with his own world, his own sensibility, his own style ». Jugement dont la pertinence sera amplement confirmée par les films qui suivront.

Les commentateurs américains ont fréquemment utilisé l'expression « home movies » pour parler des films de Robert Frank, soulignant ainsi le côté « cinéma amateur » de l'entreprise : budgets symboliques, petites caméras (parfois Super-8), absence de tout cadre industriel, etc.² En français, nous dirions « films de famille », ajoutant un sens nouveau, tout aussi à-propos. Frank, en effet, filme beaucoup sa famille : ses enfants devenus adolescents (*Conversations in Vermont*), son fils schizophrène (*Life Dances On..., Home Improvements, The Present, True Story*), sa femme June Leaf au travail et à la maison, son atelier, son refuge du Cap Breton. Mais il filme aussi, avec un égal attachement, sa famille spirituelle, les artistes de la Beat Generation : Peter Orlovsky dans *Me and My Brother*, Ginsberg, Burroughs, Holmes, Ferlinghetti dans *The Song for Jack*, Orlovsky (*again*)



Pull my Daisy (1959)





Conversations in Vermont (1972)

et Taylor Mead dans *C'est vrai*. De manière plus générale, nombreuses sont les figures de proue de la vie culturelle américaine qui, collaborateurs ou figurants, traversent les films de Robert Frank: de Morton Feldman à Tom Waits, en passant par Jonas Mekas, Sam Shepard, Richard Serra, Christopher Walken, Alan Moyle et Dr. John, et bien d'autres...

Le volet proprement autobiographique de l'œuvre est encore plus important et particulièrement précieux. Déjà, les films que Frank consacre à sa relation difficile et tragique avec son fils Pablo nous parlent beaucoup de lui, de sa difficulté à accepter la «hard road» qu'a été la vie de son enfant. De ces films, *Home Improvements*, première expérience de Frank avec la vidéo (demi-pouce, porta-pak), bien qu'il nous parle d'abord de Pablo, est aussi l'occasion pour le cinéaste d'élargir sa réflexion, d'essayer de définir la relation intime entre sa vie d'artiste et sa vie privée. *About Me: A Musical*, *Conversations in Vermont* et *Life Dances On...* avaient déjà ouvert cette voie, qui sera poursuivie encore plus explicitement dans *The Present* et *True Story* qui, l'un et l'autre, proposent des allers-retours entre la Nouvelle-Écosse et New York, entre les amis et l'isolement quotidien de

Mabou, les sculptures de Jane, les nombreuses lettres de Pablo, le tout commenté d'unique façon par un Robert Frank vieillissant et portant un regard, parfois critique mais toujours attendri, sur sa longue vie.

Parlant de son travail photographique avec le journaliste Nicolas Davidoff³, Frank insiste sur l'importance déterminante de l'intuition dans sa façon de regarder le monde et d'en fixer l'image. Il utilise plus ou moins la même expression quand il parle de ses films avec le cinéaste Gerald Fox⁴: «No concept; films rely on intuition». Ce que dit aussi magnifiquement sa femme June Leaf quand elle définit son compagnon de quelque quarante années comme «a man with chopsticks». Un homme avec des baguettes, mais des «baguettes magiques», cela va sans dire. 24

1. Dans les notes biographiques qu'il rédige pour la monographie qui lui est consacrée dans la collection Photo Poche du Centre national de la photographie (Paris, 1983).
2. L'exception à cette règle étant le très beau *Candy Mountain*, coproduction américano-canado-suisse qu'il tourne en 1987 avec le musicien Rudy Wurlitzer, entre New York et le Cap Breton.
3. *The Man Who Saw America*, *New York Times Review*, 2 juillet 2015.
4. Auteur du remarquable *Leaving Home, Coming Home: A Portrait of Robert Frank*, réalisé à l'occasion de la rétrospective Frank au Tate Modern de Londres, en 2005.



Candy Mountain (1987)